

Démarche et partis pris d'écriture cinématographique

Le film est issu d'une recherche menée dans le cadre du « Contrat Urbain de cohésion Sociale » de la Ville de Lyon, sur les mémoires et les trajectoires liées aux conflits du XX^e siècle. Le travail de terrain mené dans le quartier de la Duchère a fait ressortir des paradoxes sur lesquels s'est fondée la démarche de réalisation.

Ce grand ensemble qui surplombe Lyon vit actuellement une transformation profonde. Des grandes barres sont tombées, des petits immeubles stylés et de nouveaux équipements sortent de terre. L'investissement des pouvoirs publics est énorme afin de lui donner un nouvel avenir.

A l'une des entrées du quartier, le monument aux morts de la ville d'Oran reste pourtant solidement planté, comme un signe qui rattache au passé et sur lesquels certains habitants posent un regard interrogateur. Des mémoires de la guerre d'Algérie co-existent, à la fois parcellaires et vivaces.

Le film est destiné en premier lieu aux habitants de la Duchère. C'est un récit sur les origines du quartier, qui reste ancré dans le présent. Le film veut mettre en mouvement des mémoires parfois clivées et des interrogations sur un passé « impensé », sans trahir ni blesser les acteurs ou les descendants de cette histoire. C'est pour moi une condition première : le retour sur un passé douloureux ne se justifie que dans une intention d'apaisement.

L'histoire de l'ASD, club de foot de la Duchère, m'a donné ce lien entre passé et présent et aussi un fil conducteur pour structurer le propos. Le club créé par les rapatriés d'Algérie en 1963 est toujours actif et les parents, éducateurs et entraîneurs actuels ont les mêmes types d'inquiétudes face à leurs jeunes que leurs prédécesseurs.

Le propos est complexe et le fil du récit, ténu. Comment faire entendre la douleur de l'exil, la difficulté de s'intégrer dans un monde inconnu, voire hostile et à la fois construire un récit qui ne donne pas une chambre d'écho à une mémoire cloisonnée, porteuse d'une nostalgie d'un empire colonial révolu ?

J'ai choisi de conduire le récit à deux voix, chacune dans leur registre, chacune avec leur cohérence propre. L'une subjective est celle d'un Français rapatrié d'Algérie éducateur spécialisé et fondateur du club de foot, qui analyse les besoins de la jeunesse pied-noir déracinée à partir de l'observation de ses propres enfants. Avec les archives familiales recueillies, photos des équipes et des fêtes, elle permet de mettre en forme une histoire incarnée, et au spectateur de l'appréhender par l'émotion, en s'identifiant au narrateur.

L'autre, distanciée, est celle d'un jeune chercheur en histoire qui donne des éléments de contexte en analysant des coupures de la presse locale régionale. Pour autant, celui-ci n'intervient pas comme un spécialiste qui livre une « vérité historique » qui vient contrebalancer la subjectivité d'une mémoire. J'ai préféré le montrer au travail, avec ses archives issues de la presse écrite locale. Ainsi, plus qu'une restitution didactique, est montré de manière concrète le processus de construction du récit historique.

Alternent donc deux récits situés dans des registres différents, le spectateur étant tour à tour invité à l'identification, puis à l'analyse. Ce double mouvement, peu habituel, voudrait inciter à une distance et fait appel à une pensée active du spectateur, apte à faire des liens entre des éléments disjoints.

Démultipliant les échos des voix-off, le montage entremêle des images de nature différentes, archives et séquences contemporaines, montrant à la fois l'écart et la permanence. Les postures des jeunes d'aujourd'hui dans l'espace urbain - même type de lieux, d'activités - font apparaître l'universalité de la question initiale. La grande ville reste de tout temps un espace à conquérir, en échappant aux regards anxieux des parents. A chaque époque ses trajectoires d'exils, et une jeunesse incarnant cette tension entre repli et ouverture, attachement au passé et élan vers l'avenir.

Est donc proposé au spectateur un regard attentif sur la ville, sur les traces d'un passé, entre persistance et effacement ; à l'extrême, révélant un point de fixation (cérémonie pour les victimes du 5 juillet à Oran) ou questionnant une dissolution (la vie du club ASD aujourd'hui).

Ainsi, il n'y a pas dans ce film de point de vue surplombant, pas plus celui de l'historien, que celui de la réalisation. Le film invite à un voyage de retour vers le passé, à un moment particulier de l'histoire de la ville qui permet d'affiner notre compréhension des conséquences de la guerre d'Algérie. Il met en forme certaines questions, sur lesquelles ni l'historien, ni la cinéaste ne saurait apporter de réponse, invitant plutôt à une réflexion citoyenne. Comment passe-t-on de l'état de guerre à l'état de paix ? Quel est le « reste » de cette opération, en terme social et politique ? Quel est le solde du processus de décolonisation ?

Béatrice Dubell